

XYZ. La revue de la nouvelle

Soirée déserte

Nancie Cameron



Numéro 87, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cameron, N. (2006). Soirée déserte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 35–36.

Soirée déserte

Nancie Cameron

QUELQUE CHOSE me dit qu'il n'a peut-être pas tort de s'imaginer que mon cœur est sec. Je ne suis pas douée pour l'horticulture, c'est évident. En aucun temps, je n'ai été capable d'entretenir les amitiés, les laissant les unes après les autres se faner, les amours heureuses n'ont jamais réussi à m'abreuver jusqu'à plus soif, je n'ai pas encore eu l'occasion d'être aspergée par les joies de la maternité et, soyons franche, tout ce que j'ai su absorber au fil de mes trente années de vie a fini par être rejeté en un Nil de larmes. Je n'ai pas le pouce vert. Et je suis comme qui dirait une passoire. Il n'a pas tort du tout, oui, mon cœur est sec et craquelé de n'avoir pas été une seule fois désaltéré.

Il m'offre un verre, puis un second, puis un troisième en me disant qu'il faut bien commencer par boire quelque chose pour espérer réussir à s'humecter un tant soit peu le cœur. On entrecoupe nos verres, on trinque ainsi à mes déboires, on boit rapidement, on rit beaucoup. Au bout d'un certain temps, complètement souûle, je plonge mes yeux dans mon décolleté qui s'ouvre sur deux seins qui n'ont pas été tâtés depuis des lustres, deux monticules d'une friabilité sans conteste. Comment un cœur dans de pareilles conditions peut-il être autrement que sec ? articulé-je avec peine en l'incitant du regard à se vriller lui aussi les yeux au creux de mon Sahara. Je ris encore, il rit toujours, il prend ma main dans la sienne, on dirait que tout va bien. Les hommes aiment l'aventure que proposent les déserts, me confie-t-il alors, non pas sans intérêt pour mes dunes. Je lui fais savoir que les femmes, au contraire, cherchent les terres fertiles dans lesquelles elles pourront s'enraciner. Voilà en quoi nous, les hommes et les femmes, sommes si différents, voilà pourquoi nous arrivons si peu souvent à nous rejoindre, vieux fou. Il n'est pas d'accord avec moi. Pour me le prouver, il défait lentement les boutons de sa chemise. Je chancelle sur ma chaise, il rit, je ris. Son torse est velu au possible. La forêt amazonienne en poils,

c'est tout dire. Voilà ta terre, mon amour, ma chérie, femme de ma vie, mère de mes futurs petits, qu'il me chuchote en approchant tendrement son visage du mien. Vieux fou. Je serre fortement les jambes, je sens s'imbiber mes muqueuses, mon sang inonder mon cœur, je ravale ma salive, je tremble un peu, pas trop, je ferme les paupières puis ça y est, ça y est, je m'abandonne, je colle ma bouche contre la sienne, je l'embrasse, j'embrasse... le vide.

Encore une fois, j'ai cédé au mirage. C'est toujours la même finale pitoyable. Mais il y a bien pire en cette soirée qu'un mirage évanoui : mon verre inlassablement vide.